

Date de soumission : 25/12/2022 | Date d'acceptation : 11/04/2023 | Date de publication : 25/04/2023



**Germaine Tillion, au confluent des lettres  
et des sciences sociales : *regarder et comprendre***

**Germaine Tillion, at the confluence of the humanities and  
social sciences: *looking and understanding***

**Abdelmalik ATAMENA<sup>1</sup>**  
Université de Khenchela  
malikatamena1gmail.com

**Résumé :** *En dialoguant avec la littérature, la linguistique et les sciences humaines et sociales, Germaine Tillion fait de ses recherches ethnologiques de terrain, en particulier sur l'Aurès, l'instrument d'une patiente interrogation sur le moi et le semblable. Elle tente de saisir celui-ci dans sa diversité culturelle et ethnique. Au de-là de l'analyse savante, son terrain devient un récit de vie dialogué, transversal, reliant le vécu individuel aux connaissances empiriques. Nous essaierons de mettre en lumière cette dimension tout en la confrontant avec deux notions : le regard et la compréhension.*

**Mots-clés :** *Ethnologie, littérature, langue, compréhension, regard*

**Abstract:** *In dialogue with literature, linguistics and the human and social sciences, Germaine Tillion used her ethnological fieldwork, particularly in the Aurès region, as a tool for a patient interrogation of the self and the fellow man. She tried to grasp the latter in its cultural and ethnic diversity. Beyond scholarly analysis, her fieldwork becomes a dialogical, transversal life story, linking individual experience to empirical knowledge. We will try to highlight this dimension while confronting it with two notions: the gaze and understanding.*

**Keywords:** *Ethnology, literature, language, understanding, gaze*



---


<sup>1</sup>Auteur correspondant : ABDELMALIK ATAMENA | mailkatamena1@gmail.com

*« Alors que l'histoire des vainqueurs ne voit qu'un seul côté, le sien, celle des vaincus doit, pour comprendre ce qui s'est passé, prendre en compte les deux côtés. Une histoire des témoins ou des victimes peut-elle faire droit à cette exigence qu'emporte avec elle le très vieux mot d'historia. »*

*(François Hartog, 2000 : 14)*

*« Depuis Ernst Kantorowicz, nous savons que les deux corps du roi, mais aussi de la société politique, ont des natures distinctes. La narrativisation a ramolli l'espace entre les deux. Elle a fait fusionner le masque et son porteur, celui à la peau duquel le masque a collé. Désormais, le porteur se souvient du masque, de ce qu'il n'a jamais été avant de l'avoir revêtu ; il estime son existence confondue avec le masque. »*

*(Bogumil Jewsiewicki, 2018 : 189)*

ermaine Tillion, ethnologue disciple de deux personnages charismatiques, Louis Massignon et Marcel Mauss. Choisie par ce dernier pour effectuer quatre missions ethnologiques dans l'Aurès entre 1934 et 1940, dont elle a tiré une expérience singulière. Son destin veut qu'elle soit mêlée à tous les grands rebondissements de l'histoire de son époque : incarcérée à Ravensbrück, témoin et experte aux procès des Nazis, actrice politique et social pendant la guerre d'Algérie. Cet engagement politique et scientifique est hors pair : suspicion à l'égard de la discrimination, les condamnations à mort, les tortures, les actes terroristes, typicité d'un itinéraire qui ne voulut jamais sacrifier le vrai, le juste, le dialogue aux offensives de la haine et de l'incompréhension.

Mais son parcours scientifique est plus saisissant encore, il est lié systématiquement à son univers de création qui converge, lui aussi, vers l'éthique de la « discipline » ethnologique. Son œuvre est une réplique aux bruissements du monde comme aux drames d'une époque. C'est pourquoi, ses écrits s'ouvrent non seulement sur le pluralisme épistémologique, mais aussi et surtout sur les sciences humaines, en particulier la littérature. De ce fait, nous découvrons dans ses livres savants une hétérogénéité du savoir, manié comme un dialogue, nourri par une verve morale de l'action.

Notre travail se propose, tout d'abord, d'interroger ces faits d'un point de vue hétérogène : comment interpréter cet affrontement binaire et interdisciplinaire ? Le déchiffrement des tensions de ce dernier aide à montrer que cet antagonisme entre ethnologie, littérature et sciences humaines s'inscrit dans une interaction dialogique, et partagent curieusement les mêmes tensions empiriques. Nous supposons que Germaine Tillion procède dans ses ouvrages à une écriture hétérogène en s'appuyant sur un champ épistémologique large, inséparable à la fois de la pluralité de culture (autorisant l'interdisciplinarité) et d'une méthode particulière. Celle-ci, n'est pas une fortuite spéculation ou une réflexion abstraite, mais une observation participante, humaine qui autorise aussi bien le partage que le dialogue. On s'attachera également, en second lieu, à montrer que l'ethnologie, outre ses facultés savantes, suppose une activité d'éveil, d'euphorie qui appelle l'empathie de l'ethnologue : le regard et la compréhension. Tous deux conduisent à l'élargissement du savoir et une transformation de soi-même. Il s'agira alors dans cette réflexion d'une relecture des écrits de Germaine Tillion notamment *il était une fois l'ethnographie* (2000), *Le Harem et les cousins* (1966) et *Fragments de vie* (2009) mêlant

de manière particulière divers régimes de vérité : la littérature, la linguistique, l'histoire, le récit de vie, mais aussi et surtout, une écriture en veille.

Notre article plaide pour une démarche interdisciplinaire, ajustée à la réalité historique d'une ethnologue, Germaine Tillion, et à des situations d'interactions scientifiques et humaines avec les populations en présence dont il est bien difficile de le dire uniquement par, ce que Foucault appelle, « l'espace inerte et gris de l'empiricité » (1966 : 352) ou ce que Ivan Jablanca nomme « une forme purement instrumentale, inerte, morte au langage, qui ne cesse d'abjurer sa littérarité » (2014 : IV). Il plaide donc pour des approches revendiquant des démarches de création, de sensibilité au langage, de l'autonomie de l'écriture, sans pour autant renier à la science. Privilégier la description et la transformation du regard en langage, c'est accepter d'aller profond dans le marginal, le périphérique ; c'est aussi choisir un cheminement pragmatique, où l'action, l'enquête ethnologique, le dialogue se mêlent et se chevauchent.

### 1. L'ethnographie et la littérature : même soucis ?

Dans son dernier livre *Il était une fois l'ethnographie*, Germaine Tillion signe une auto-ethnographie exceptionnelle où on retrouve de l'enquête ethnographique, de l'histoire, du commentaire historico-philosophique ; mais aussi de l'humour, du romantisme, des anecdotes. L'ethnologue a très habilement désamorcé l'écriture objectiviste des positivismes où règne l'hyperspécialisation, privée à la fois de l'audace et de la pesanteur. Ce texte-enquête (osions-nous dire), qui se veut évidemment une étude ethnologique savante, n'a pas exclu les portées littéraires de sa méthode : Se servir du je autobiographique éclipsant parfois le moi scientifique, raconter l'expérience (l'enquête, l'itinéraire...) ; souligner, lorsqu'il fallait, la différence entre regards distants et regards empathiques, donner de l'importance à la langue des gens qu'elle a rencontré...

Ainsi, comme il est de tradition dans les séjours ethnologiques de longues durées, avant le contact direct avec le terrain, un apprentissage linguistique est fortement recommandé. En effet, Germaine Tillion sait que vivre au milieu des Aurésiens, observer le déroulement de leurs rituels, noter chronologiquement les informations, ne peut s'accomplir sans l'utilisation de la langue locale, pour mettre l'énonciation en action. Sans hésitation, elle sollicite l'Ecole nationale des langues orientales vivantes à Paris afin de se documenter « sur l'Aurès, le berbère et les Chaouias » (Tillion, 2000 : 14). Dès le début de son livre, *Il était une fois l'ethnographie*, Tillion averti ses lecteurs, « j'ai tout noté comme je l'entendais, en utilisant pour cela le système de transcription le plus lisible et le plus courant » (Tillion, 2000 :9).

Ce n'est donc pas un hasard si cette précision sur l'altérité Aurésienne commence par une réflexion critique sur des outils métalinguistiques appliqués à la langue Chaoui. Puisque, qu'est-ce que l'ethnologie, si ce n'est qu'une science dont la tâche majeure est de réduire cette distance séparant l'objet du sujet pour amener la compréhension au plus près du regard et les autres regardés à leur langage qui les traduise ? C'est pourquoi, pour éviter tout risque de fabulation, il fallait pour Germaine Tillion interroger la langue Chaoui dans sa syntaxe spécifique et sa sémantique, en tant que clé de voûte pour déchiffrer les représentations à travers les productions collectives et l'univers symbolique. Les pionniers de l'ethnologie l'ont tant affirmé, Malinonovsky dès 1920 défend déjà la thèse selon laquelle la structure linguistique est révélatrice de la structure sociale. La chercheuse sait que s'engager dans cette voie, c'est à la fois éviter de succomber au jugement ainsi que de projeter sur les autres (les Chaouias en l'occurrence) ses propres catégories culturelles. Car chaque langue possède

un angle de vue spécifique et irremplaçable dans la traduction de la pensée et l'univers des êtres et des choses. Cette prise de conscience lui a beaucoup servi dans son livre le plus « spécialisé » *Le Harem et les cousins*, traitant, entre autres, la condition de la femme méditerranéenne, et qui a été salué par le grand anthropologue Claude Lévi-Strauss <sup>2</sup>.

Dès le début de son livre *Il était une fois l'ethnographie* on lit un poème poignant, viscéralement dialogique et interculturel, la tentation littéraire de créer un espace d'étude accessible à tous est forte. Voici les premiers vers : « Pour vous, messieurs les citadins / Demi-Maghrébins, demi-Franciliens / Pour vous, mesdames – sœurs des uns / Et épouses des autres – / J'ai écrit ce petit bouquin / Sur un passé incertain / Qui est à la fois vôtre, et nôtre. » (Tillion, 2000 :11). Dans ces vers (ou proses poétiques) que Tillion a écrit âgée déjà de quatre-vingt-treize ans, sa mémoire s'éprouve comme une histoire endormie et muette, qu'il s'agit de réveiller pour secouer la somnolence de la langue et la torpeur des origines. Origines universelles. Elle termine ses vers par cette strophe : Très chers amis citadins / Nous descendons de ces humains / D'abord généreux, puis radins.../ Avec nos différences, il n'y a donc pas de quoi faire tout un cinéma » (Tillion, 2000 : 12).

Mais est-il que ce texte, annoncé, comme une prose poétique, sous forme de dédicace à tous ses lectrices-lecteurs, donne la sensation d'un fragment de vaillance, et celle aussi d'une sorte à la fois d'éloge et d'adieu à la littérature : se démarquer de l'ancienne écriture de voyageurs, mais aussi des hommes de sciences et les grands responsables politiques [qui] observent, enregistrent, classent, comptent, puis raisonnent...Je ne dis pas de mal de ces travaux [...]. Je sais pourtant que, réduits à eux-mêmes, ils représentent une connaissance pauvre, dépouillée des vraies couleurs de la vie, de son relief, de sa consistance, privés aussi des lueurs étincelantes qu'elle détient – lueurs qui permettent parfois d'entrevoir quelque chose au-delà du présent immédiat » (Tillion, 2009 : 44-45).

Cependant, en même temps, ce poème semble bien avoir un autre sens. En effet, l'héroïne de cette ethno biographie, qui met son chemin désormais dans le sillage de la littérature de voyage, n'en est pas encore finit avec celle-ci. Puisque tels que ses contemporains, elle ne peut éviter, au fond de l'Aurès, la tentation de se souvenir de Corneille, mais aussi et surtout de Cl.-L. Lévi-Strauss qui, dans *Les Tristes tropiques*, a écrit, à la fin de l'un de ses chapitres, un texte particulièrement littéraire « Le coucher du soleil ». En doute également bien fort que Tillion n'a pas lu Chateaubriand et sa poésie en prose ainsi que sa détermination à revendiquer une « nouvelle littérature » en conjuguant l'histoire à un talent littéraire.

Pourtant, quitter l'ancienne écriture, ce n'est pas pour autant lui en tourner le dos. Car ce texte, – telle que l'écriture romanesque, où on y retrouve un intérêt particulier aux détails, aux « petits faits » dont parle Marcel Proust ou « l'infiniment petit et le quotidien » dont parle François Laplantine (2001 : 161) –, est à mi-chemin entre enquête ethnologique et récits littéraires. Ainsi, peu à peu que nous parcourons le livre, on découvre une minutieuse description des temps et des fêtes, des jeux et des pèlerinages, des noms et des origines, le dialecte de l'ethnologue et le vocabulaire local, l'organisation sociale et l'héritage. Mais pas seulement, car il fallait pour l'auteure, afin qu'elle puisse participer pleinement avec l'autre, parler de soi-même, en intitulant l'un de ses sous titres « Les Chaouias et moi ». Du coup, un théâtre de voix dialogiques s'ouvre à nous. La parole mêle l'effacement à la complicité en

---

<sup>2</sup>Voici son témoignage rapporté par Christian Bromberger, « J'ai lu *Le Harem et les cousins* avec un extrême plaisir, car il est rare dans notre profession de rencontrer un style aussi alerte et gracieux que le vôtre et qui n'exclut ni la rigueur de l'érudition ni la richesse et la fraîcheur de l'observation... » (2018 : 52).

faisant rimer les concepts à la vulgarisation ethnologique, comme pour coupler le renommé et l'infime. Pour le dire autrement, une intrigue entre l'ethnologie et la littérature se noue.

Aujourd'hui, où les chiffres occupent en force les sciences dites humaines, je regrette souvent que l'on tienne si peu compte de ce que disent, pensent et veulent les gens. Pourtant s'il existe des comportements humains apparemment comparables, il n'en est pas qui soient identiquement motivés. Mais seuls les romanciers nous sortent de l'approximation » (Tillion, 2009 : 60).

C'est ce goût de frontières interdites transgressées que prolonge la description ethnographique, afin de mettre en œuvre une vision critique, non seulement pour briser les stéréotypes et les préjugés ethnocentriques (qui sont le propre de l'ethnographie) mais surtout celles de la langue, c'est-à-dire du social. Tillion ne s'est pas contenté, par exemple, des propos du célèbre géographe Jean-Léon l'Africain (1483-1526) qui a qualifié l'Aurès comme une région de vol et d'insécurité (Tillion, 2000 : 15). Elle affirmait par la suite qu'elle est accueillie comme « quelqu'un de la famille avec continuellement, un sentiment de sécurité. J'insiste, disait-elle, sur ce mot qui peut sembler inactuel » (Jean Lacouture, 2000 : 43). Tillion connaît l'importance de suspecter les évidences monologiques et d'éviter de chausser des lunettes non dialogiques de raccourcissement répétitif à l'identique. Elle révèle :

Il est vrai que, malgré les méchants commérages de Jean-Léon l'Africain (repris en chœur par les « gens informés » rencontrés à Alger), l'Aurès comptait très peu de voleurs et, lorsqu'une plainte pour vol parvenait jusqu'à la brigade, il y avait de fortes chances pour qu'il s'agisse d'un vol suspect, je veux dire « suspect de ne pas être un vol ». Le vol réel était rare et les « grands vieux » n'avaient alors besoin de personne pour le sanctionner. (Tillion, 2000 : 29).

La remise en cause de ces représentations surplombantes, subjectives et homogènes sur des populations fortement hétérogènes est due à son sens éthique de vérification qu'elle donne à son « métier d'ethnologue » (c'est son expression) afin de dévoiler la réalité dans toutes ses plénitudes. Pour ce faire, elle doit se défier des clichés, des apriorismes, des stéréotypes, voire des savoirs établis. Ceux-ci, longtemps restés sans critiques et sans points de vue, ils se donnent à voir comme des dogmes d'observateurs universels omniscients qui prétendent dire la vérité. « J'étais également décidée à réagir contre le caractère approximatif de nos sciences dites humaines. Foin du principe d'incertitude et foin de la relativité, abandonnons-les aux pionniers des sciences dites exactes. D'un point intrépide, j'exigeais pour les nôtres un outillage précis. Ce qui est plus aisé à dire qu'à fabriquer » (Tillion, 2009 : 60). Que d'effort pour l'ethnologue de « comprendre un acte avant de le classer » (Tillion, 2009 : 61), déceler et affermir de ces jalons partagés, qui nous révèlent que « je est un autre », comprendre pour organiser et intelligibiliser, non pour réduire à un pan identitaire clos qui nie la personne.

Si Tillion a marqué l'originalité de sa volonté de fusionner sa propre expérience, son vécu et celui de la science savante, elle a pu inversement dans son livre « Ravensbrück » d'en faire un objet de connaissance scientifique « total ». Et ce, afin de rapporter des renseignements, disait-elle, « scrupuleux et dépouillés de tout ce qui me semblait personnel » (Tillion, 1988 : 12). Tzvetan Todorov lui reconnaît d'être « l'une des très rare spécialiste en sciences humaines qui ait établi, et immédiatement, cette continuité », afin d'ajouter qu'« on assiste

donc là à l'émergence d'une relation originale entre sujet et objet de la connaissance » (Tillion, 2009 : 14-15). Cette tension dialogique est bien explicitée par l'auteure, « Lorsque je voulais faire, soulignait-elle, le point de mon enquête dans sa dernière phase, de nouveau les fils s'em mêlèrent : d'une main, le fil de l'observation se croyant objective ; dans l'autre, la connaissance vécue et passionnée des êtres et des situations » (Tillion, 2009 : 17). À vrai dire, elle n'a jamais, nous semble-t-il, séparé totalement les deux mains.

## 2. Le regard et la compréhension : outils ethnologiques et enjeux existentiels

Tzvetan Todorov rapporte dans la préface du livre *Fragments de vie*, qu'après avoir légué ses archives à une association fondée par ses amis, Germaine Tillion a divulgué son intention de préserver ses activités qui, disait-elle, « forment un tout, reliées par le même fil rouge de fidélité à une certaine idée de l'humanité, qui ne m'a jamais quittée » (Tillion 2009 : 7). En s'appuyant précisément sur les paroles de l'ethnologue qui révèle : « Toute ma vie, j'ai voulu comprendre la nature humaine, le monde dans lequel je vivais » (Tillion 2009 : 8), Todorov, nous livre son hypothèse : il s'agit de « la compréhension ». Même si on partage grandement cette assomption, toutefois, on l'assimile au « regard ». « Regarder, affirmait-elle, en essayant de comprendre ». Avant d'ajouter, « Comprendre est une joie en soi, peut-être parce que comprendre ce qui vous écrase est en quelque sorte le dominer, peut-être aussi parce que comprendre est une profonde vocation de notre espèce, une des visées de son émergence dans l'échelle de la vie » (Tillion, 1973 :186). Cette fine intuition fut toujours la source fondamentale de sa liberté qui ne l'a effectivement « jamais quittée ».

En effet, femmes des passages intercontinentaux, Tillion retrouve, d'abord, dans ses enquêtes ethnographiques dans l'Aurès, l'itinéraire d'une quête qui conduit d'une énigme à son décryptage et d'un mystère à son dévoilement. Elle maintient toujours cette quête (pendant la résistance, l'incarcération à Ravensbrück, les événements d'après-guerre, et, surtout, la guerre d'Algérie), aux lisières de la « vérité » afin de la retarder, pour favoriser le déchiffrement. Non point par les clichés, les stéréotypes, mais par une enquête critique qui décrypte et rapproche, qui organise et interprète, qui regarde et distingue.

Ainsi, le regard critique n'a aucun rapport avec l'enquête judiciaire qui opère un jugement, appelle des témoins et interroge des suspects. Le regard, comme le souffle l'étymologie, si on y réfléchit un moment, outre sa signification qui est projeté au visuel, il renvoie également à l'attention et au soin. Il se diffère du mot voir qui (désigne un contact immédiat qui ne nécessite aucune préparation préalable) du fait qu'il est considéré comme un prolongement du voir ou « une intensification du premier voir » (Fédier, 1995 : 152). Même si la perception ethnographique suppose un apprentissage préalable non crispé, il n'en demeure pas moins que la notion doit-être suivit par le mot comprendre pour qu'elle puisse revêtir le sens voulu. C'est pourquoi l'ethnologue a relié les deux termes lorsqu'elle affirmait : « regarder, en essayant de comprendre ». Seul le dépaysement, provoqué par le contact des cultures éloignées, pourrait modifier le regard et stimuler la pensée, mais aussi changer le regard que nous tenions sur soi comme fait naturel en fait culturel, tel que la langue et les traditions. « Le dépaysement est un élément stimulant de l'esprit alors que l'habitude est une croûte endormante » (Marie-Laure Le Foulon, 2016 : 21).

Ce qui est stimulant dans le dépaysement c'est qu'il permet non seulement la compréhension de la culture de l'autre mais aussi et surtout sa propre culture, et la modification du regard sur soi, se redécouvrir. Autrement. « Nous n'avons l'accès que d'un être humain –nous-mêmes– et il est impossible d'inventorier les autres, si ce n'est par rapport à cet inventaire

premier que ne nous pouvons qu'en nous. Si l'on ne se connaissait pas soi-même, on ne connaîtra jamais personne » (Tillion, 2009 : 49).

L'expérience de Germaine Tillion dans l'Aurès a façonné son regard, elle avouait : « ce qui m'a beaucoup servi dans l'Aurès...Mauss aussi, dans ses cours, nous apprenais à regarder ce que nous avions sous les yeux, y compris en France, et c'est une des choses que j'ai admirés chez lui car j'aimais beaucoup ce regard continuellement attentif : attentif à ce qui est lointain, et attentif à ce qui est proche » (Tillion, 1997 : 20).

L'ethnologie n'est d'autre chose que la description du visible. De là son apparence fragilité, et cette allure de parcourir tous les domaines des sciences humaines et d'en procurer leurs techniques de déchiffrement. On a l'impression qu'avec Marcel Mauss, Lévi-Strauss, Malinovsky...on s'est mis enfin à regarder ce qui de tout temps apparaît visible, mais était resté masquer devant des regards « aveugles ». En fait, l'ethnologie, loin de prétendre qu'elle est la seule à se libérer du piège du langage unique, elle nous procure un champ nouveau de visibilité qui s'est formé dans toutes ses dimensions.

En revanche, l'ethnologie militaire dans l'Aurès n'a pas offert un regard de plus près. On peut dire qu'elle s'est ingéniée, sinon à regarder le moins possible, à restreindre le champ de sa visibilité vers ce qu'on appelle « la science de l'indigène », c'est-à-dire, regarder pour compromettre. Exclusion de la compréhension sensible, du regard de l'intérieur, en privilégiant exclusivement l'observation stricto sensu, régie par un sens de l'évidence, prise au piège par son propre projet « scientifique ». Un regard gris délivré de toute compréhension intime. En s'appuyant uniquement sur les informateurs, un myope peut être, à la limite, un ethnographe militaire, pas un ethnologue. Car l'importance de cette dernière ne se limite pas au regard, mais dans ce qui en cache derrière, et ce qui en émerge de ce qui en cache : ce qui « dissout l'homme » comme le dit si bien Lévi-Strauss. Ce qui en constitue sa condition et sa pureté. L'ethnologie offre « la double articulation de l'histoire des individus sur l'inconscient des cultures, et l'historicité de celles-ci sur l'inconscient des individus », de ce fait, elle ouvre « sans doute les problèmes les plus généraux qui puissent se poser à propos de l'homme » (Foucault, 1966 : 391).

Cependant, l'ethnologie académique nous offre un changement d'échelle au niveau du regard, c'est le maintien au fil du temps et des générations des formes visibles telles qu'elles sont vues et vécues pour la première fois. C'est ce qui fait que Germaine Tillion a pu reconstruire après plus de soixante ans son passage dans l'Aurès dans son livre Il était une fois l'ethnographie, qui se situe (comme mentionné précédemment) entre l'ethnographie et l'autobiographie. La perte de ses documents à Ravensbrück ne l'a pas entravé à broser un tableau en couleur qui traduit une minutieuse contemplation et un regard qui ne se contente pas de voir. Mais voir pour dialoguer. « L'ethnologie – pas seulement sciences humaines, mais humanisme – tient, au niveau de l'interconnaissance des peuples, une place parallèle à celle que joue le dialogue au niveau des individus : un aller-et-retour incessant de la pensée, l'incessamment rectifié » (Tillion, 1966 : I).

Ainsi, afin que cet *aller-et-retour* soit réalisé, le contact de Tillion avec les Chaouias était direct et total, une sorte d'assimilation à l'envers. Contrairement à la sociologie traditionnelle où est recommandé de comprendre les sociétés de l'extérieur, l'ethnologue doit intérioriser les individus dans leurs sens et leurs représentations qu'ils assignent à leurs attitudes. C'est précisément cette compréhension de l'intérieur de la société Chaoui (résultante d'un côtoiement direct), que Tillion affirme dans son livre *Le Harem et les cousins*

que l'ethnologie c'est « d'abord un dialogue avec une autre culture. Puis une remise en question de soi et de l'autre. Puis, si possible, une confrontation qui dépasse soi et l'autre (n'oublions pas, précisait-elle, que ce fut seulement après que les premiers ethnologues eurent entrepris ces confrontations que commença à s'imposer la notion de l'unité de la race humaine) » (Tillion, 1966 : II). Cette position n'affecte en rien l'objectivité qui doit prévaloir dans la réalisation scientifique, bien au contraire, car ce n'est qu'en intégrant la complicité personnelle dans ses recherches, qu'elle s'autorise la connaissance particulière de son objet d'étude. Tillions vise l'appréhension de son terrain d'étude comme « un phénomène social total », exactement tel que le recommande son enseignant encadreur Marcel Mauss.

Ces phénomènes que l'ethnologue doit rendre compte dans leur totalité, sont nécessairement élaborés par l'écriture. Si celle-ci est stimulé par le regard, elle est également et surtout construite et reconstruite par un système de relations entre l'observé et l'observateur. Transformer le regard en écriture c'est être fidèle à ces deux derniers, car on ne peut les dissocier, Germaine Tillion connaît qu'elle est un sujet qui observe un sujet, non un témoin objectif dissimulant ses sensations. « Après trois années quasi ininterrompues de séjour en pays chaouia je pouvais suivre une conversation et noter ce qui me paraissait compliqué, je connaissais les ressources et les conformismes de chaque village et je me sentais partout en sécurité : cette sécurité qu'aucune police dans aucune ville ne peut vous assurer » (Tillion, 2009 : 81). Ces écrits, fruits du regard charnel, « rédigés dans une cinquantaine de cahiers à feuilles perforées, dont chacune était datée et située » (Tillion, 2009 : 84), sont suivis et encouragés par ces directeurs de recherches (Marcel Mauss et Louis Massignon). Cependant, parce que le terrain est plus important pour elle que les enseignements, elle disait « mieux qu'eux encore, je crois que ce furent les Grands-Vieux de l'Aurès qui m'incitèrent » (Tillion, 2009 : 85).

## Conclusion

Dans son milieu naturel, l'homme reçoit diverses sollicitations : psychologiques, sociales, culturelles, y réagissant, s'adaptant, composant avec les modifications de toute sorte. Et comme l'ethnologie se veut une science qui appréhende l'homme dans sa totalité, quelle se donne à voir, plus que d'autres disciplines, comme une science de niveau mixte et interdisciplinaire. Cette question, on l'a vu, parcourt les écrits de Germaine Tillion, elle opère, par une fine intuition, une confusion de l'empirique et de l'éthique, de l'objectivation et du transcendantal. Par elle, Germaine Tillion n'a pas hésité de faire appel à la littérature, à la linguistique...pour combler le vide laissé par les études si intransigeantes, si distantes, si hautaines, traînant toujours derrière elles, un manque viscéral. Sans renier à la science, Tillion, nous a transmis, par-delà l'analyse scientifique, la compréhension intime, la chaleur humaine et le plus sensible.

Nous avons pu constater également que l'activité ethnologique est une activité dialogique qui ne cherche pas seulement à adapter le point de vue de l'autre qu'à transformer celui-ci à soi. Or le dialogue est un « aller-et-retour » permanent qui ne va pas sans remise en cause réciproque et sans affrontements entre le moi et l'autre, aboutissant à la compréhension. Ce va et vient crée l'étonnement, appelle la connaissance de soi et mène inévitablement à reconnaître qu'il n'y a pas une culture seule. La leçon est claire : observés et observateurs partagent les mêmes obsessions et les mêmes inquiétudes.



## Références bibliographiques

- BROMBERGER C. 2018. « Germaine Tillion et l'ethnologie du monde méditerranéen ». Dans *Germaine Tillion, une ethnologue engagée. Études réunies et présentées* par Tassadit Yacine. Non-lieu. Paris.
- FEDIER F. 1995. *Regarder, Voir*. Les Belles Lettres/ Archimbaud. Paris.
- FOUCAULT M. 1966. *Les mots et les choses*. Gallimard. Paris.
- HARTOG F. 2000. « Le témoin et l'historien » in *Gradhiva : revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, n° 27. Persée. p. 1.14.
- JABLONKA I. 2014. *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*. Seuil. Paris.
- LACOUTURE J. 2000. *Le témoignage est un combat*. Seuil. Paris.
- LAPLANTINE F. 2001. *L'anthropologie*. Segher. Paris.
- MARIE-LAURE L. 2016. *Le procès de Ravensbrück, Germaine Tillion : de la vérité à la justice*. Le cherche midi. Paris.
- TILLION G. 2009. *Fragments de vie, Textes rassemblés et présentés par Tzvetan Todorov*. Seuil. Paris
- TILLION G. 2000. *Il était une fois l'ethnographie*. Seuil. Paris.
- TILLION G. 1966. *Le harem et Les cousins*. Seuil. Paris.
- TILLION G. *La traversée du mal, Entretien avec Jean Lacouture, Présenté par Geneviève de Gaulle-Anthonioz*. 1997. Arléa. Paris.
- TILLION G. 1973. *Ravensbrück 2*. Seuil. Paris.
- TILLION G. 2009. *Ravensbrück 3*. Seuil. Paris.

**N.B : Cet article est réalisé dans le cadre du programme ATLAS piloté par la Fondation Maison Sciences de l'Homme (FMSH), Paris, et du Conseil Arabe des Sciences Sociales (CASS), Beyrouth.**